

Les montagnes sont le refuge des peuples libres

**Quelques leçons tirées de la vie dans
les collines birmanes**



**Par Rachel Ram Len Mawi,
de l'Antifascist Internationalist Front**

**Traduit de l'anglais en janvier 2026 par l'Assemblée
Internationaliste Antimilitariste Paris-Banlieues**



Je ne suis pas originaire de cet endroit magnifique, du moins pas à l'origine. Je ne m'intègre ni naturellement ni facilement à cette révolution, à cette zone de rupture à la périphérie de l'empire. Nous sommes tous-tes venu-es ici très récemment à l'échelle de n'importe quelle chronologie concevable, et nous venons tous-tes du coeur impérial. Oui, ma maison - ou peut-être désormais mon ancienne maison - est située au centre de l'hégémonie occidentale. Aujourd'hui pourtant, nous menons nos vies et nous mourons dans ces montagnes libres et sauvages situées à la périphérie de la périphérie, dans les confins inaccessibles et libérés d'une nation qui bouillonne et qui aspire à un avenir meilleur.

Le monde qui m'a élevé-e¹, à l'image du monde tout entier, est en crise. Alors que la montée des températures et la montée du fascisme se nourrissent mutuellement et grandissent dans un cercle vicieux toujours plus rapide, les structures gouvernementales et supra-gouvernementales - sur lesquelles beaucoup comptaient autrefois pour leur offrir une protection pour le moins fragile - se sont effondrées ou se sont tournées vers des questions toujours plus insignifiantes de préservation hiérarchique et structurelle. Et bien sûr, les horreurs commises par ces grands adversaires de notre époque se font sentir en premier lieu et avec la plus grande sévérité dans les régions déjà ravagées par les vents du capital, déjà rejetées aux marges d'une machine d'atrocités globale : les périphéries.

Cependant, tout n'est pas aussi sombre que ce l'on pourrait craindre : le tissu social de la vie libre est une écologie de feu régénératrice. Les graines de la révolte et de la révolution prennent racine plus facilement dans cette terre brûlée et démontrent ainsi à tous-tes la réelle possibilité d'une victoire (et, plus important encore : la possibilité d'une victoire de notre vivant). Ainsi, lorsque les bombes de l'ennemi déchirent le sol et fracturent la pierre sur laquelle nous nous tenons, les prémices d'un avenir plus lumineux scintillent dans les nouvelles fissures, tel des pierres précieuses au milieu de la roche.

1. Rachel étant non-binaire, nous choisissons de lea genrer de manière neutre tout au long du texte.

Dans mon court séjour au sein de cette tapisserie de nations diverse et finement tissée, que l'on délimite tristement sur les cartes comme un seul et unique État, j'ai vu et expérimenté une palette de modes de vie plus vaste que ce que je pensais pouvoir voir exister dans le monde entier. Ces étranges normalités quotidiennes sont à la fois anciennes et nouvelles : les habitant-es de ces montagnes et plaines vivent selon des pratiques traditionnelles patinées par le temps, conçues pour s'adapter au climat déjà extrêmement variable et à la géographie extrême du pays. En adaptant ces méthodes anciennes pour y incorporer des défis et outils modernes, je crois que les peuples révolutionnaires de Birmanie explorent et inventent de nombreux modèles de vie et de lutte dont nous pouvons tous-tes apprendre.

Je tenterai d'éviter d'orientaliser ces cultures et leurs approches, mais je ne peux promettre aucune forme d'objectivité. Je suis déjà bien trop amoureuse de cette révolution, de son peuple et de sa promesse pour parvenir à offrir le détachement et la rigueur que des universitaires occidentaux de la tech, de l'écologie ou de l'anthropologie pourraient exiger de moi. À ces universitaires, je n'ai que mes condoléances à offrir.

Le pouvoir²

Le pouvoir - son absence, sa nécessité, et les contradictions qu'il porte - semble constituer la base de presque toutes les révolutions, ainsi que la source de leurs tensions les plus complexes. Ici, cela se vérifie pour toutes les formes de puissance : électrique, politique, sociale.

Dans le fonctionnement quotidien de cette lutte révolutionnaire, l'électricité - et surtout son manque - forme à la fois un pilier fondamental et un obstacle majeur qui entrave les progrès et l'efficacité militaire. Chaque ligne de front, chaque entrepôt logistique, chaque recoin de cette guerre semble construit autour d'enjeux électriques. L'électricité est indispensable pour la multitude de gadgets nécessaires à chaque objectif militaire, mais aussi pour les téléphones grâce auxquels chaque combattant-e révolutionnaire satisfait son besoin incessant de publier sur les réseaux.

Ces nœuds d'énergie varient en source et en échelle, mais commençons par le plus simple et le plus petit : la batterie externe. Tout-e soldat-e digne de ce nom en possède au moins une, suffisamment puissante pour recharger un téléphone plusieurs fois. Ces batteries sont (presque) mises en commun, selon ce que j'ai souvent décrit comme une « économie du vol ». Les électrons qu'elles contiennent semblent n'appartenir à personne. Une batterie peut temporairement appartenir à un-e soldat-e, mais ce droit de propriété ne va pas plus loin que le moment où quelqu'un-e d'autre estime en avoir plus besoin qu'ellui. Dès qu'un téléphone ou une radio s'éteint, le premier réflexe du/de la combattant-e concerné-e est de regarder autour d'ellui et de saisir la première batterie à portée de main, la revendiquant aussitôt.

Ces batteries sont rechargées dès que possible à partir de deux sources : soit par des panneaux solaires bricolés, formés de pièces récupérées ; soit par un générateur.

Les panneaux solaires improvisés offrent un spectacle fascinant, surtout pour moi qui viens d'un pays où les installations photovoltaïques restent hors de prix et réservées aux libéraux les plus aisés.

2. *Power* en anglais, signifiant aussi la batterie ou la puissance électrique.

Ici, au contraire, les systèmes solaires sont d'une simplicité presque déconcertante : quelques petits panneaux, des contrôleurs bon marché et des batteries au plomb. Les révolutionnaires (tout comme les villageois-es) en assemblent partout, formant des sources d'énergie fiables et parfaitement adaptées aux besoins d'un foyer ou d'une petite unité : charger quelques téléphones, alimenter de petites lampes LED et rien de plus.

Les générateurs, eux, sont utilisés par les groupes plus importants ou lorsqu'une puissance plus stable et plus élevée est nécessaire. Chaque ligne de front en possède deux ou trois, mis en marche quand les ressources en carburant le permettent. Ils alimentent les ordinateurs, les drones, les outils électriques et surtout les systèmes de communication par satellite. Le problème est que ces générateurs sont bruyants, dégagent une odeur atroce et attirent l'attention : à la fois celle des soldat-es ami-es en quête d'électricité, mais aussi celle des drones ennemis. Pour cette raison, les combattant-es expérimenté-es choisissent de vivre à bonne distance de ces machines, se reposant sur les batteries externes ou le solaire pour leurs besoins quotidiens.

Ces systèmes hiérarchisés d'énergie reflètent presque exactement la structure des pouvoirs politiques, militaires et sociaux dans la révolution :

- les soldat-es disposent d'un peu de pouvoir, qu'ils se disputent parfois.
- les chef-fes d'équipe ou de section en détiennent un peu plus, qu'ils se disputent parfois.
- les commandant-es de colonne, elleux, possèdent théoriquement un pouvoir immense... qu'ils se disputent parfois, et parfois avec des conséquences catastrophiques.

Bien sûr, ces formes de pouvoir - tout comme les systèmes électriques - peuvent s'effondrer si elles sont mal gérées. Une batterie solaire trop déchargée gonfle, brûle, ou meurt silencieusement. Un-e chef-fe de section sans cadre révolutionnaire solide ou irresponsable prendra de mauvaises décisions ou s'octroiera des privilèges injustes, provoquant soit de la rancœur, soit des pertes massives. Quant aux

générateurs - et aux commandant-es qui les contrôlent - ils explosent littéralement ou tombent en panne s'ils ne sont pas correctement entretenus par des personnes compétentes.

Je pousse peut-être la métaphore un peu loin, mais la leçon que j'ai apprise est simple : laissé à lui-même, tout pouvoir, quel qu'il soit, dérive vers un risque de catastrophe. Cela pose la question : le pouvoir vaut-il réellement la peine d'être possédé ? Ne vaudrait-il pas mieux l'abandonner, résoudre nos problèmes autrement ? En tant qu'anarchiste (et luddite³), cette idée me séduit. Mais j'ai vu aussi les problèmes qui surgissent lorsque le pouvoir est nié ou laissé sans contrôle par ceux qui prétendent ne pas l'exercer⁴.

Cette lutte me l'a appris encore et encore : le pouvoir, comme son absence, est un point d'instabilité. Il doit être maintenu avec intention, soin, et selon des principes partagés.

J'ai compris que toute structure capable de maintenir l'absence de pouvoir peut aussi - avec la même rigueur - maintenir l'usage mesuré et intentionnel du pouvoir. Sans cesse depuis mon arrivée et le début de mon combat en Birmanie, j'ai vu des miracles être accomplis lorsque le pouvoir, sous toutes ses formes, est manié comme un outil : avec intention, responsabilité, et surtout redevabilité.

Qu'il s'agisse d'un générateur ou d'un général, tout pouvoir concentré, laissé sans contrôle, finit par exploser - littéralement ou politiquement.

3. Le luddisme est un mouvement ouvrier ayant secoué l'Angleterre dans les années 1810. S'opposant aux patrons voulant industrialiser les métiers de la laine et du coton (notamment en investissant dans des métiers à tisser pour remplacer les tondeurs, tricoteurs et tisseurs), les luddites ont brisé des dizaines de machines en l'espace de quelques mois seulement.

4. Sur les problèmes posés par le pouvoir informel, notamment dans les groupes se revendiquant autonomes, voir Jo Freeman, *The Tyranny of Structurelessness* (La tyrannie de l'absence de structure en français). Disponible à <http://1libertaire.free.fr/JFreeman01.html>

L'eau

Au début de mon séjour ici, juste après ma toute première expérience sur la ligne de front, je me trouvais assise dans un village proche d'une petite ville, en train de boire du café. Alors que mes camarades et moi sirotions lentement nos boissons, émergeant doucement du sommeil, la conversation glissa vers l'un de nos principaux soucis du moment : la non-fiabilité de notre approvisionnement en eau.

Dans ce village - comme dans la plupart de la région - l'eau qui coule dans chaque maison ou groupe de maisons provient d'un petit réservoir situé en hauteur, en amont du village. Ces citernes parsèment les collines du Chin : bleues en plastique ou brillantes en acier, on les aperçoit de loin, indiquant ainsi la présence d'un foyer, d'une famille. Elles sont alimentées par un large réseau de tuyaux - en plastique ou, dans un village particulièrement ancien que j'ai visité, en bambou - qui descendent depuis une source en amont jusqu'au village plus bas. Leur fiabilité est exactement celle que peut suggérer cette description : aléatoire.

« C'est comme ça, lança un membre de notre équipe plus expérimenté que nous, parfois la montagne nous donne de l'eau, parfois non. » Nous échangeâmes tous-tes un regard inquiet.

Il poursuivit : « Il y a une légende locale à ce sujet. » Il se tourna vers l'une de nos camarades locales, qui acquiesça en comprenant ce qu'il allait raconter. « On dit qu'il existe certains arbres en amont, dont les racines descendent jusqu'au cœur des ruisseaux. Si l'on coupe ces arbres - ou tout arbre trop proche de l'eau - le ruisseau se tarit. »

Je ne sais honnêtement pas à quel point la légende est répandue, ni si les gens y croient réellement, ni si les jeunes écoutent encore suffisamment leurs ancien-nes pour éviter d'abattre ces arbres. Je ne sais même pas si mon camarade partageait une véritable rumeur ou s'il se moquait de nous. Mais ce qui compte vraiment c'est que de telles légendes sont courantes dans les sociétés encore proches de leurs traditions anciennes. Elles constituent un système de connais-

sance, une manière d'expliquer le monde. Beaucoup qualifieraient ces croyances de primitives ou d'irrationnelles. Pourtant, elles arrivent souvent à la bonne conclusion : si vous déboisez le bord d'un ruisseau, il s'assèche.

Il existe un dicton, souvent répété par les gens instruit-es qui aiment se croire malin-es : « Tous les modèles sont faux, mais certains sont utiles. » Ironiquement, ceux qui répètent cela sont souvent les premier-es à rejeter les savoirs traditionnels, et notamment les connaissances transmises oralement. Ici, dans ces montagnes couvertes de forêts, j'ai découvert beaucoup de « vérités » populaires qui semblaient, au premier regard, absurdes ou simplistes pour mon esprit de citadine occidentale - mais qui se révélaient, encore et toujours, absolument exactes dans les effets qu'elles prédisaient.

Bien sûr, les pratiques traditionnelles ont leurs limites lorsqu'elles sont confrontées à des situations totalement nouvelles. L'un des meilleurs exemples est le principal problème lié à l'eau en Birmanie, et plus largement dans les campagnes d'Asie du Sud-Est : l'accès à l'eau potable et la protection des sources d'eau. Ici, une latrine traditionnelle consiste en un simple trou creusé dans le sol, recouvert d'une petite cabane. Le sol absorbe tout. On y place un seau d'eau pour rincer après usage. Parfois la fosse est recouverte de terre ou de béton, équipée d'un tuyau d'évacuation ; parfois la cabane est juste posée directement au-dessus.

Dans un contexte traditionnel - faible densité de population, terres communes, habitats dispersés - ce système fonctionne parfaitement. Mais avec la modernisation et l'augmentation démographique, les terrains se sont réduits, les maisons se sont rapprochées, et les latrines sont désormais trop souvent construites dangereusement près des réserves d'eau potable.

Les maladies d'origine hydrique sont extrêmement courantes ici, et tout le monde prend d'immenses précautions : personne ne boit d'eau non bouillie, et dans chaque maison une grande jarre est constamment remplie d'eau fraîchement bouillie. Malgré cela, l'eau contaminée reste l'une des principales causes de mortalité infantile, et une cause fréquente d'hospitalisation - j'en ai fait moi-même l'expérience lors d'une mission récente dans les plaines.

Pourtant, j'ai vu apparaître des adaptations rapides. Dans les

maisons riches des villes, on installe des systèmes septiques modernes, des toilettes occidentales, des filtres. Mais ce ne sont pas les seules réponses : certains villages creusent désormais des fosses à plusieurs chambres, qui fonctionnent comme une fosse septique traditionnelle, d'autres renforcent les parois avec du béton fait maison pour empêcher les fuites dans la nappe phréatique.

Ces innovations artisanales combinent savoir traditionnel, adaptation pragmatique, et observation moderne. Elles modifient les pratiques anciennes pour répondre à des contraintes nouvelles.





La nourriture

J'écris ces lignes depuis un village Zomi, au nord de l'État Chin (aussi appelé Zoland selon la langue et l'identité de chacun-e). Bien sûr, savoir si ce village - ou même cette maison - se trouve au nord de Zoland, ou au sud de Chinram, ou si ces deux noms désignent une seule et même entité culturelle, politique ou ethnique, dépend entièrement de la personne à qui vous posez la question, de sa langue, et des branches de sa famille avec lesquelles elle entretient les liens les plus forts.

Une seule chose rassemble vraiment tout le monde ici : le cochon, que l'on retrouve dans des enclos en bois derrière chaque maison. Dès qu'une famille en a les moyens, elle se procure au moins un cochon - souvent plusieurs - qu'elle élève dans des enclos surélevés faits de planches grossièrement taillées dans des arbres locaux. Chaque jour, un seau rempli de restes de cuisine est versé dans l'enclos. Le cochon le dévore aussitôt et il faut récupérer le seau rapidement sous peine qu'il ne soit mangé lui aussi.

Désormais, je reconnais toujours - en me déplaçant dans les collines du Chin - quand nous nous approchons d'un village : l'odeur des porcs et des poulets envahit l'air. Lourde, persistante, elle reste au ras du sol, indifférente au vent. Puis, chaque jour - en cette saison au moins - un déluge de pluie tropicale vient laver l'air, et rincer les enclos, les fosses, les drains, les débris.

C'est l'odeur de la liberté.

C'est l'odeur de la sécurité alimentaire locale.

C'est l'odeur d'une société qui refuse d'être facilement gouvernée.

Rien d'important ne se fait dans le Chinram sans un cochon. Un mariage ? On abat un cochon. Un invité important ou prestigieux ? Un cochon. Une réunion de chefs tribaux ? Un cochon. Le début ou la fin d'une opération militaire ? Un cochon. Une fête religieuse ? Les cochons n'y échappent jamais.

À Zoland en particulier, j'ai rencontré une magnifique forme de syncrétisme⁵ animiste autour de l'abattage - et surtout de la chasse - d'animaux pour des occasions spéciales. C'est une dualité simple et assumée entre les pratiques traditionnelles et le christianisme récent. Ils ne rebaptisent pas leurs esprits ou leurs dieux en nouveaux saints. Ils ne modifient pas leurs rites pour les aligner sur le format chrétien. Ils accomplissent leur cérémonie traditionnelle... puis enchaînent naturellement avec la prière chrétienne.

Le seul animal autrefois plus important que le cochon - ou du moins aussi important - est le mithun : une sorte de bovin semi-domestiqué des forêts, célèbre pour sa viande délicieuse et considéré comme l'être le plus prestigieux du bétail local.

Ces animaux immenses, brouteurs de sous-bois (comme les chèvres), se prêtent parfaitement aux forêts intactes birmanes. Historiquement - et encore aujourd'hui dans les villages reculés - chaque famille qui en a les moyens élève un ou plusieurs mithuns. Ils demandent peu de soins : on les relâche le matin pour qu'ils errent dans la montagne, et le soir les villageois les rappellent avec des cris et une poignée de sel. Posséder un mithun, ou un troupeau, est un symbole de richesse. Et pour cause : un seul mithun fournit une quantité énorme de viande, qui peut facilement être séchée ou conservée selon les méthodes traditionnelles, offrant une source stable et durable de protéines.

Lors d'une bataille, toute notre alliance révolutionnaire - plusieurs centaines de combattant-es - a été nourrie pendant des semaines grâce à la viande séchée d'un seul mithun. Avec notre riz quotidien, cette viande dure et salée était précieuse, et le simple fait de la mâcher offrait une distraction bienvenue contre l'ennui et l'anxiété d'un front stagnant.

5. Mélange de doctrines, d'influences.

L'ennemi connaît aussi l'importance du mithun : depuis vingt ans, l'armée de la dictature confisque régulièrement des troupeaux entiers aux villageois-es du Chin. Les autorités prétendent que ce sont des soldats affamés qui volent du bétail, mais la réalité fait plutôt état d'une confiscation massive, organisée pour alimenter un commerce lucratif, pour affaiblir les communautés indigènes, et pour détruire une économie traditionnelle décentralisée.

Car l'élevage du mithun, comme celui du cochon, sert principalement les économies de subsistance, locales, autonomes - l'opposé parfait du modèle capitaliste extractif que souhaite imposer le gouvernement central birman à ces communautés des montagnes.

Partout où nous allons, les gens dépendent de plus en plus du riz importé des régions voisines - cultivé selon des méthodes agricoles modernisées et commerciales. Mais cette dépendance est atténuée par la résilience des pratiques alimentaires traditionnelles, notamment l'élevage local et la diversité des cultures.

Il n'y a pas que le bétail. Chaque cour de chaque maison est un jardin comestible : arbres fruitiers, légumes, plantes locales semi-domestiquées... Ces jardins se fondent dans l'écosystème environnant, imitant la forêt elle-même. Ils sont robustes, productifs, même lorsqu'ils sont laissés à l'abandon. Pendant la bataille de Falam, malgré des mois d'absence des habitant-es, les jardins continuaient de produire, offrant de la nourriture fraîche aux combattant-es.

Les forêts fournissent elles aussi une abondance incroyable, notamment en bananes grâce aux différentes variétés de bananes locales. J'en connais seulement les noms :

- Banh Pi (grande banane),
- Banh Te (petite banane),
- Banh Hmuy (banane parfumée),
- et Thur Banh, littéralement « banane aigre », qui est en réalité... un ananas.

Entre les « bananes », les fruits du dragon, les raisins, les fruits étranges dont je ne saurais pas traduire les noms (l'un d'eux m'a simplement été présenté comme « fruit-sucre »), les jardins et forêts regorgent de douceurs toute l'année. Cette abondance n'est pas un hasard : pendant des siècles, les peuples Chin ont entretenu une véritable forêt nourricière, agroécologique avant l'heure, modelée sur des

générations.

Aujourd'hui, cette harmonie est menacée par la déforestation récente, l'arrivée d'investisseurs extérieurs, la production massive de charbon de bois vendu à bas prix, la conversion forcée des terres en agriculture commerciale. Je ne sais pas combien de temps les pratiques traditionnelles survivront à la pression du capitalisme extractif, mais j'espère que les épreuves récentes - où les méthodes traditionnelles ont aidé le peuple Chin à survivre à la guerre avec une résilience que l'agriculture moderne ne pourrait offrir - serviront de leçon.

Peut-être hésiteront-ils davantage quand l'économie reviendra leur promettre le « développement » en échange de leur forêt.

La technologie

Dans le contexte de cette lutte révolutionnaire, le mot « technologie » englobe tout : du matériel le plus avancé et importé (comme les systèmes d'Internet par satellite autour desquels s'organise chaque structure de commandement), jusqu'aux outils les plus primitifs, presque préhistoriques. Et sur toute cette échelle - du moderne à l'archaïque - chaque outil est constamment adapté, amélioré, modifié par les révolutionnaires à tous les niveaux de la lutte.

J'ai remarqué quelque chose de frappant : la sophistication ou la complexité totale d'un outil n'est pas ce qui détermine son efficacité. Ce qui compte vraiment, c'est le degré d'adaptation locale. Une technologie devient utile une fois qu'elle a été transformée, simplifiée, améliorée, ou réinventée pour s'adapter parfaitement au terrain, aux besoins, à la logistique du lieu ou du contexte.

Par exemple, dans les montagnes, chaque camionnette transporte non pas des treuils, des plaques de désensablement ou du matériel moderne de récupération, mais plutôt quelques soldats armés d'outils locaux hybrides (outils se situant souvent quelque part entre la pioche et la houe). En arrivant devant une portion de route impraticable, ils ne déploient pas des techniques très sophistiquées. Ils descendent et creusent littéralement une nouvelle route, taillant la

montagne à la force des bras.

On retrouve cette logique partout : mortiers artisanaux faits de tuyaux récupérés et de mèches, immenses lance-pierres ou trébuchets lançant des bombes en tuyaux métalliques, meules motorisées fabriquées à partir d'une moto coupée en deux, moteurs de camion usés transformés en compresseurs à air, et autres inventions improbables.



Il y a une véritable beauté dans ces solutions « organiques ». Libérées du capital et des normes industrielles, ces technologies ne cherchent pas la perfection, ne cherchent pas la standardisation, ne cherchent pas la production de masse. Elles sont des expressions directes du lieu, du moment, des personnes, du besoin. Chaque outil artisanal porte l'empreinte de ceux qui l'ont créé.

Bien sûr, la haute technologie - la « vraie », celle du capitalisme mondialisé - est aussi omniprésente et corrosive ici que partout ailleurs, du moins là où son usage est possible. On ne peut traverser un camp rebelle sans entendre le bavardage métallique des vidéos TikTok, toutes jouées à plein volume pour couvrir le vacarme général. Comme partout dans le monde, une quantité effarante de renseignements ennemis est obtenue simplement en surveillant les publications publiques des jeunes combattants de la révolution.

En levant les yeux de mon écran en écrivant cela, j'ai remarqué une étrange pellicule sur ma vision. Les lignes alternées de mon texte numérique avaient imprimé leur motif sur mes rétines, comme une vieille cassette VHS trop rembobinée. En regardant les montagnes au crépuscule, ce paysage où naît et se réfugie la révolution, je pouvais encore sentir l'effet de cette technologie sur ma vue. Ce fut pareil sur la ligne de front, la nuit : la lumière blanche de ma lunette thermique brûlait ma vision, me rendant pourtant aveugle sans elle.

La révolution vit la même chose : les technologies sociales et organiques développées au sein du mouvement ne peuvent vraiment s'épanouir que dans les zones où les technologies plus avancées et capitalisées perdent prise. Ces marges technologiques - comme les marges géographiques ou politiques - deviennent un terrain fertile pour la lutte et le développement politique.

La capacité de cette révolution à s'enraciner dans ces marges de toute sorte - sociales, géographiques, technologiques - devrait inspirer toutes les personnes du monde confrontées, plus que jamais, aux crises combinant fascisme et écocide.



La féminité

Je suis allongée, mal en point, dans la maison des femmes.

Un pouvoir gronde sous moi, une charge est prête à exploser, sans cible en vue pour l'instant.

Ce vieux feu a un nom, que je n'ai pas encore appris.

Ce n'est pas mon feu - et pourtant, dans mes veines gonflées, il me supplie de ne pas attendre.

Il ne faut pas manquer sa cible.

Il siffle, vaste, sans direction propre.

Il est renforcé - oh, la force qu'il donne n'est pas sans commencement.

Réaction limpide : nos aïeules, dans leur dévotion, ont brûlé pour nous,

pour une nation,

la première colonie parmi tant d'autres ;

feu, feu dans le sang, brûlant toujours plus fort.

En avant, mes combattantes,
nous rappelle-t-Elle.

Parmi mes sœurs, je n'ai pas peur.

Dans le sacrifice, dans le chant des armes,

nous nourrissons la flamme les unes pour les autres.

En s'additionnant, nous forçons une cible digne.

Dans chaque révolution que j'ai étudiée, j'ai trouvé l'exemple de femmes courageuses prenant part à la lutte. Des Communardes aux Sandinistes, du FPLP aux guérillas du siècle passé, les femmes ont forcé leur chemin jusqu'aux lignes de front les plus improbables.

Au début de mon séjour ici, j'écrivais au sujet des « fissures » de la révolution, et je mentionnais l'effritement des murs sociaux, ainsi que l'érosion des normes oppressives. Je me réjouissais surtout des manières dont les femmes s'étaient engouffrées dans cet espace nouveau, saisissant à la fois leur propre libération et la possibilité d'un rôle révolutionnaire central.

Ce processus n'a fait que s'amplifier depuis.

Mes expériences m'ont rempli-e d'un espoir plus profond encore. J'ai serré les mains et levé les armes aux côtés de femmes issues de tant d'horizons politiques, religieux et sociaux différents qu'il m'est impossible d'en dresser la liste. Chacune m'a apporté une perspective nouvelle. Et toutes partageaient un trait commun, que je reconnais désormais comme la marque de la femme révolutionnaire : l'espoir.

L'espoir est un outil dangereux - mais indispensable. Il nourrit les mouvements populaires, il déclenche les soulèvements. Les manifestations de masse qui ont déclenché cette révolution, puis les premiers mois de lutte armée improvisée et acharnée, étaient portés par l'espoir - et par la colère fondamentale née de la trahison de cet espoir.

Mais l'espoir est une fondation instable pour une révolution. Il peut s'effondrer sous le poids des défaites, des reculs, des sacrifices quotidiens. Dans cette lutte, les femmes que j'ai rencontrées portent cet espoir avec une endurance et une détermination qu'aucun homme ne pourrait mesurer. Mais l'espoir seul ne suffit pas.

Certaines de mes camarades - une minorité, mais une minorité décisive - portent en elles quelque chose d'encore plus essentiel : la certitude.

Elles ne se contentent pas d'espérer vivre un jour un avenir meilleur : elles en sont certaines.

Elles n'ont pas simplement confiance en leur capacité à se battre : elles en sont certaines.

Elles ne croient pas seulement possible de vaincre l'ennemi : elles sont certaines que nous le vaincrons.

Je vois cette certitude dans leurs yeux, dans leurs gestes : chez une grand-mère, immobile dans la brume, observant au loin une colonne de soldats révolutionnaires ; chez une cheffe de section, butch, manches roulées, exhortant encore et encore ses combattantes à faire une nouvelle série de pompes ; chez une camarade sur la ligne de front, avançant à mes côtés dans l'obscurité totale pour atteindre notre trou de tir préféré ; chez une jeune écolière, croisant les femmes armées de la PDF⁶ locale, comprenant soudain que l'avenir peut lui offrir autre chose que le foyer et la soumission.

Ce qui rend cette certitude possible - et ce qui me l'a rendue pos-

6. PDF pour People's Defense Force, Force de Défense du peuple, qui est la branche armée formée en 2021 par le gouvernement d'unité nationale en réponse au coup d'État.

sible à moi - ce sont les structures autonomes de femmes dans la révolution. Les révolutions du passé incluaient des femmes, oui... Mais ce n'étaient pas des révolutions de femmes. Elles n'ont pas produit un pouvoir autonome des femmes. La leçon qu'on peut tirer de ces révolutions passées est claire : participer en tant que femme à une révolution dirigée par des hommes ne conduit pas à notre libération.

Après toute lutte, après tout soulèvement, survient une phase de recherche de normalité et de stabilité. Et ce retour au « normal » a pour effet de reconstruire les hiérarchies préexistantes. Les lignes entre oppresseurs et opprimées sont reforgées - plus épaisses encore. Les femmes, première colonie de l'histoire humaine, sont toujours les premières rejetées à la périphérie lorsque le tumulte retombe. Les fissures de la révolution offrent un espace pour respirer, bouger, exister. Mais une fois l'effervescence retombée, les murs se reconstruisent.

Une femme peut gagner une liberté individuelle : devenir une exception, une héroïne. Mais l'existence d'une exception - d'une femme « spéciale » - sert trop souvent à expliquer aux autres pourquoi elles ne peuvent pas être libres. « Voyez ? disent les hommes, nous ne l'avons pas empêchée, c'est juste que vous n'êtes pas comme elle. »

Seule une révolution autonome des femmes peut maintenir l'élan révolutionnaire au-delà de la fin apparente de la guerre, c'est notre certitude. Seule cette certitude rend possible une transformation de la société entière. Seule cette certitude peut empêcher la réaction post-révolutionnaire de refermer les fissures.

On le voit déjà ici. Dans les zones encore en lutte active, où la révolution bat son plein, les femmes continuent de repousser les limites de leur force et de leur autonomie. Elles gagnent le respect de leurs camarades masculins. Mais dans les zones libérées depuis longtemps, où la révolution est devenue routine, les femmes sont déjà repoussées vers une place plus silencieuse, plus soumise.

Entre le sexisme local et l'imprégnation constante du patriarcat moderne, capitaliste, anti-culturel, les fissures se referment, encore une fois. Sur la ligne de front, couverte de poussière, portant plus de vingt kilos d'équipement, la question qu'on me pose le plus souvent est : « Es-tu une femme ? ». À l'arrière, parmi les villages, parmi les

camarades étrangers, la question devient : « Es-tu sa femme ? »

S'il y a une seule leçon que cette révolution m'a apprise - la plus importante, plus que toutes les autres - c'est celle-ci : aucun groupe opprimé ne peut gagner sa liberté en participant seulement à la révolution des autres.

Notre lutte pour la libération doit être autonome.

C'est seulement ainsi que nous pourrions créer une liberté réelle - pour nous-mêmes, et pour toute la révolution.



Le mouvement

Pour parler du mouvement dans ces montagnes de l'ouest de la Birmanie, il faut d'abord parler de l'histoire de cette capacité de mouvement ici, et de la manière dont ce relief abrupt - dans son opposition constante à la mobilité humaine - a résisté à toute colonisation efficace pendant des siècles.

Comme partout dans le monde, les montagnes sont le refuge des peuples libres.

Historiquement, la ville de Falam - pour prendre un exemple - com-

mença comme un simple village au pied de la montagne. Lorsque les raids et attaques de voisins survinrent, le village monta plus haut sur la crête. Puis plus haut encore après les attaques suivantes. Comme les autres villages des collines du Chin, et comme les peuples montagnards libres du monde entier, vivre en hauteur offrait un avantage géographique qui permit au Chinram et à ses habitant-es de rester largement libres, alors que la majorité de la Birmanie tombait sous l'autorité successive de différents royaumes.

Ce n'est qu'avec l'arrivée des Britanniques, de leurs technologies militaires écrasantes et de la puissance impériale totale que ces sommets tombèrent alors sous une domination extérieure. Mais cette domination ne fut jamais profonde : les Britanniques contrôlaient seulement leurs Hill Stations (dont Falam), et quelques routes principales entre elles. Autour, dans les villages et les collines, la vie continuait, presque hors de leur influence.

Cette même géographie impitoyable est aujourd'hui l'un des facteurs principaux de la lutte révolutionnaire moderne - et ce qui a permis aux collines du Chin d'être libérées si rapidement.

Au début de la révolution, les forces de la dictature du SAC furent piégées et, comme leurs prédécesseurs britanniques, confinées dans les bases au sommet des montagnes ou sur quelques routes principales. Puis, l'une après l'autre, ces routes devinrent impraticables : embuscades, attaques éclaires, sabotage, éboulements volontaires. Coupées de toute ligne terrestre, les bases commencèrent alors à tomber une par une. Falam - l'une de ces Hill Stations - est tombée au printemps 2025, après plusieurs mois de combats acharnés auxquels mes camarades et moi avons participé.

Mais ce terrain impitoyable ne gêne pas seulement l'ennemi. Il nous entrave aussi, maintenant que nous entrons dans les étapes avancées de la guérilla. En ce moment même, en pleine saison des pluies, les routes autour du village où j'écris sont totalement impraticables pour tout véhicule à quatre roues : boue profonde, glissements de terrain, ravines, effondrements, entravent le mouvement.

Dans ces conditions, un seul moyen de transport mécanique reste vraiment utilisable, peu coûteux, fiable, robuste, et incroyablement capable.

C'est l'âne de cette révolution.

La Hilux des collines du Chin.

La reine incontestée des pistes boueuses : La Kenbo 125, une petite moto.



Pléthoriques dans la région, elles coûtent quelques centaines de dollars d'occasion. Basées vaguement sur la Honda Super Cub - mais largement modifiées - ces petites motos transportent facilement deux voire trois personnes, quatre en cas d'urgence, plus du matériel ; le tout sur des pentes glissantes que beaucoup auraient du mal à franchir même à pied.

Elles peuvent être réparées entièrement avec des outils basiques, et les pièces de rechange sont disponibles dans chaque petit magasin de village. Elles ne sont ni rapides, ni confortables, ni glamour. Mais elles arrivent toujours à destination.

Toujours.

En période de pénurie - comme maintenant, avec la guerre et les blocus - la plupart roulent avec de l'éthanol, des mélanges es-

sence-alcool, et parfois même de l'alcool artisanal local particulièrement corrosif. Les durites, joints, peintures et réservoirs fondent littéralement sous l'effet de ces carburants improvisés. Mais l'ingéniosité mécanique locale semble sans limite. Au fil des réparations successives, ces motos finissent par devenir presque immunisées à ces carburants brutaux.

Ce qui est le plus remarquable dans cette culture de la moto, c'est l'uniformisation spontanée, totalement organique à l'oeuvre : tout le monde utilise le même type de moto.

Sans décret.

Sans organisme central.

Sans planification.

La Kenbo 125, et toutes ses copies, sont devenues le standard collectif.

Grâce à cela, n'importe quelle pièce d'une moto peut servir à réparer une autre moto, même un vieux modèle Honda des années 80, même un clone récent d'une autre marque. Lorsque la chaîne d'approvisionnement s'effondre - comme pendant la bataille de Falam - il suffit de marcher un peu pour trouver une épave et y prélever ce dont on a besoin. Et grâce à cette uniformité, on n'a jamais besoin de marcher longtemps.

L'amour

Beaucoup avant moi ont tenté de répondre à la question de l'Amour dans la révolution. Je me demande pourtant : doit-on vraiment chercher une réponse ?

Dans les mouvements où j'ai d'abord combattu, on répétait des slogans tels que « L'amour est révolutionnaire », « La révolution, c'est l'amour ». Ces formules affirmées, presque mécaniques, reliaient deux notions que - je le réalise maintenant - nous ne comprenions pas du tout.



On pourrait se tourner, pour trouver une sagesse plus solide, vers les femmes libres du Kurdistan. Leur conception de « l'amour révolutionnaire » est puissante, profonde, et véritable. Mais comme tout cadre théorique de la modernité démocratique, elle demeure l'un des concepts les plus complexes et les plus difficiles à saisir. Je ne prétendrai pas l'expliquer ici. D'abord parce que je ne le maîtrise pas complètement ; ensuite parce qu'il s'agit d'un idéal en construction permanente, un travail de lutte et de transformation qui n'est jamais terminé.

Dans cette révolution, je pense que nous apprenons davantage sur l'Amour non pas dans nos victoires, mais dans nos défaites. Comme en Occident, beaucoup ici affirment que l'Amour est l'expression ultime de l'esprit révolutionnaire. Ces affirmations sont presque universelles chez les plus jeunes - et les plus fougueux-ses. Pourtant, au fil de mon séjour ici, j'ai observé que l'Amour est l'une des principales raisons pour lesquelles d'excellent-es révolutionnaires quittent la lutte, parfois volontairement, parfois sous une pression sociale immense.

Juste derrière l'alcoolisme, c'est même probablement la cause la plus fréquente.

Pour les femmes, le schéma est récurrent : elles rejoignent une unité, combattent quelques temps, rencontrent un homme, l'épousent, puis sont reléguées au rôle de « femme de soldat », souvent même de manière officieuse dans les structures révolutionnaires.

Ces problèmes diffèrent de ceux rencontrés dans les mouvements révolutionnaires occidentaux - là-bas, les obstacles sont plutôt les couples puissants, les ruptures, les jalousies, les alliances toxiques. Mais les deux réalités expriment la même chose : nous avons hérité de modèles d'amour entièrement incompatibles avec notre engagement révolutionnaire. Nous avons été façonné-es par une modernité capitaliste qui façonne l'intimité comme elle façonne tout le reste, c'est-à-dire en propriété, en dépendance, en hiérarchie affective, en contrats tacites, et en rôles de genre reproduits.

Je ne prétends pas avoir découvert la réponse à l'Amour révolutionnaire. Mais j'ai appris - directement, douloureusement - une vérité essentielle : le lien - l'amour - entre camarades engagé-es est plus puissant, plus absolu, plus sacré que tout ce que j'ai connu ailleurs.

Ce lien n'est pas romantique. Il n'est pas possessif. Il n'est pas exclusif.

Il n'a rien de ce que nos sociétés appellent « amour ».

C'est autre chose. Un serment silencieux, un engagement mutuel, une confiance absolue dans le partage du danger. Ce lien est né du fait que nous pouvons mourir ensemble. Qu'on peut compter l'un-e sur l'autre au-delà de la peur, au-delà du doute.

Je crois que ce lien - cette camaraderie profonde - doit être considéré comme le fondement de tout Amour révolutionnaire. Peut-être même comme le fondement de toute révolution authentique.

La mort

« La mort a des mains amicales qui te guident délicatement. Elles sont calmes et ne te poussent pas. » - Rachel Corrie

La mort est partout ici. Je n'étais absolument pas préparée, personnellement, à l'ampleur de cela. Dans une seule opération, la première que j'ai vue dans ces montagnes, 89 de nos camarades sont tombé-es martyr-es, avec des centaines d'autres blessé-es. Les frappes aériennes ennemies nous enlèvent des révolutionnaires et

des villageois-es par milliers. Nous sommes en train de gagner, mais la victoire vient lentement et nous coûte cher.

La première fois que j'ai vu un ennemi mort (ou, en vérité, n'importe quel cadavre) de près, je m'attendais à ce que cela m'affecte plus que ce ne fut le cas. Les forces d'invasion avaient tenté de nous prendre une position stratégique et avaient été promptement récompensées pour leur arrogance. Alors que nous approchions de l'une de nos positions de combat habituelles pour jouer une « blague militaire » à l'ennemi, le seul changement notable que nous avons trouvé sur la ligne de front au point de cet assaut raté était une paire de soldats morts, vêtus du hideux digicam⁷ orange de leur armée fasciste et incompétente, leurs têtes éclatées comme des ballons par les balles de nos tireurs d'élite.

Je les ai vus au sol, me préparant à la vague de choc, d'horreur ou de profond malaise qui, j'en étais sûre, m'envahirait en les croisant. Mais je n'ai été submergée que par un sentiment de « rien » : ils avaient été vivants, ils avaient combattu contre leur propre peuple, et maintenant ils étaient morts. Le seul souvenir qui me reste vraiment, à ce jour, de ce moment-là est l'odeur : celle aigüe d'une piqûre métallique saturée de fer, et l'odeur indubitable de merde humaine.

L'horreur, les cauchemars, les scènes que je crains chaque nuit de voir se répéter dans ma tête des années plus tard, provenaient de l'impersonnalité de la mort que j'ai, personnellement, infligée à l'ennemi ce jour-là. Je pensais qu'il n'y avait rien à se demander, qu'aucune question n'était laissée sans réponse par le témoignage du corps brisé : ces morts étaient claires, détaillées, complètes. Pourtant, cela me hante encore aujourd'hui.

Je suis arrivée dans cette révolution avec certaines compétences, qui n'étaient pas immédiatement faciles à appliquer dans ce contexte. Il m'a fallu pas mal de temps et de nombreux échecs pour enfin les mettre à profit dans cette lutte contre nos adversaires. Ma spécialisation, cependant, nous permet désormais à moi et à mon équipe de semer la mort parmi des ennemis bien au-delà de notre portée visuelle, et donc de notre réelle compréhension.

La première fois que j'ai su, avec certitude, que j'avais tué un

7. Digicam signifie Digital Camouflage, Camouflage Digital en français

ennemi, je ne l'ai pas vu mourir. Je l'ai vu vivant, j'ai exécuté mes tâches, puis je me suis assise là, regardant à travers des vitres empilées sa forme lointaine, tandis qu'un de ses camarades le traînait, lourd et mou, loin de la scène de sa mort. Je vois ce moment, la manière dont son camarade le souleva difficilement, chaque nuit.

Dans les premiers jours suivant mon geste, j'étais vraiment perdue. Je traversais chaque journée dans un état de stupeur, déconnectée de mon corps, de mon identité et de mes camarades. Je n'étais plus moi-même, je n'étais plus humaine. J'étais la mort, rien de plus. J'ai essayé désespérément de parler de cela à mes camarades. L'un, un pair, était réconfortant, disant toutes les bonnes choses d'un point de vue occidental : « ce n'est pas facile, mais cela fait partie de la lutte pour la libération », « il est normal de pleurer après avoir dû tuer l'ennemi », et ainsi de suite. L'autre réponse, celle de notre commandant, semblait presque insensible. Pour paraphraser : « C'est la guerre, c'est la révolution. Leur travail est de nous tuer, le nôtre est de les tuer. » Pour moi, aucune des deux réponses ne me semblait juste.

Plus tard, lors de l'entraînement de tireuse d'élite avec des dizaines d'autres femmes révolutionnaires, je me sentais encore plus étrangère : dans les douches et autour des repas communautaires, j'écoutais ces filles, dont beaucoup étaient des adolescentes, énumérer leurs « K⁸ » comme des scores de jeu vidéo. Cette approche dégradante, presque insensible de la mort humaine ne ressemblait pas à la révolution pour laquelle je me battais.

Finalement, mon processus de réconciliation avec la mort - et surtout avec le meurtre - a pris de nombreuses formes : poésie, chanson, prière, cauchemar. Toutes m'ont aidé, à leur manière, mais rien ne m'a autant permis de solidifier ma propre compréhension du meurtre, de l'immense violence que nous infligeons parfois dans le cadre de la lutte révolutionnaire, que le moment où un camarade a eu besoin de mon aide pour réconcilier ses propres sentiments à ce sujet.

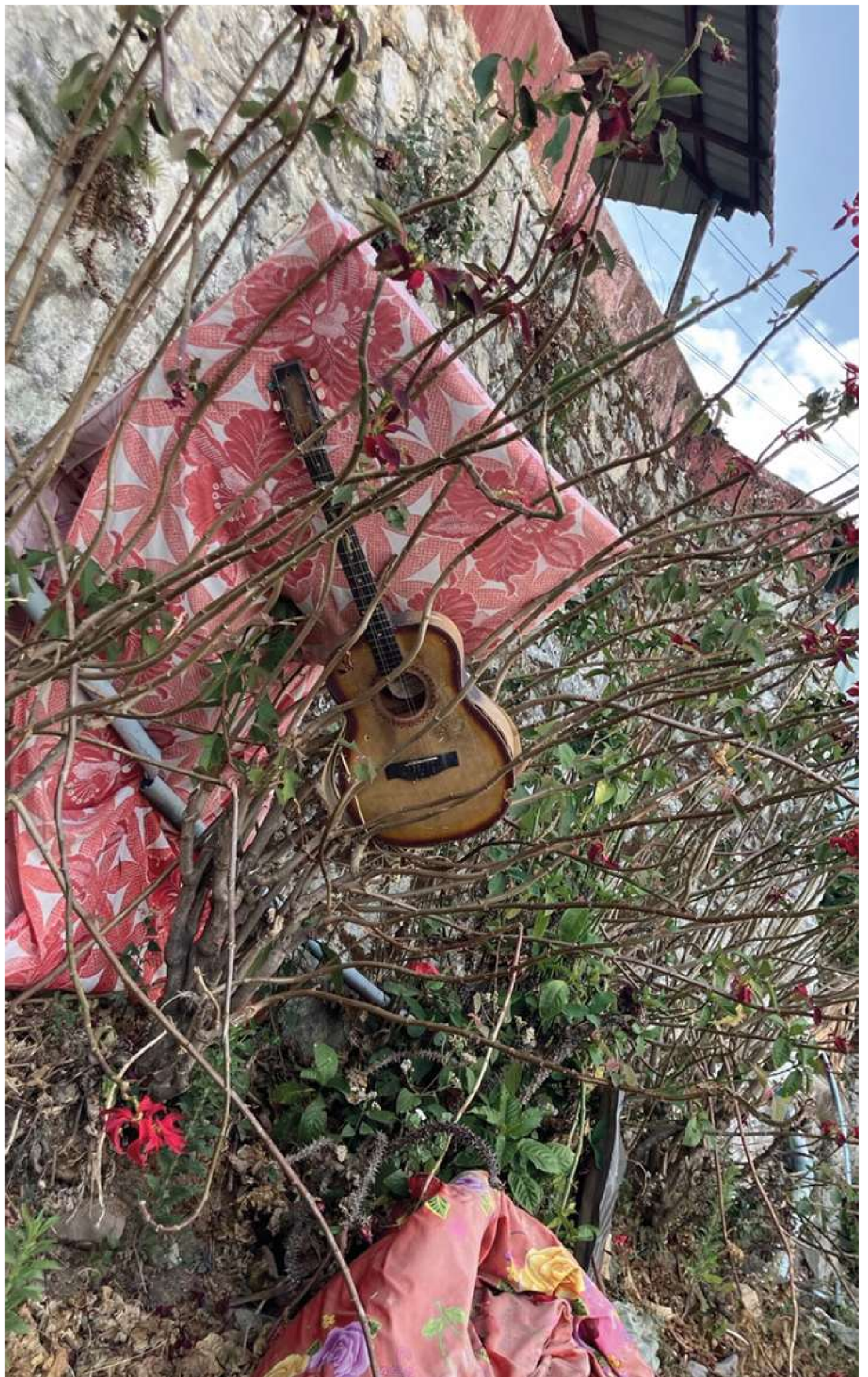
Je suis arrivée, en plein milieu d'une phrase, à la vérité que nous devions comprendre, lui et moi : la lutte révolutionnaire est une chose

8. K pour kill, tuer.

magnifique, et donc chaque partie de celle-ci est magnifique. Ces notions qui m'avaient été présentées auparavant, celles de calculs froids ou de fins justifiant d'immondes moyens, sont la logique des États, les mantras des soldats traumatisés. « C'était lui ou moi », « Je n'avais pas le choix », ou pire encore : « C'était terrible, mais justifié. »

Ce ne sont pas des manières d'appréhender la mort, le meurtre ou la lutte qui pourraient nous servir en tant que révolutionnaires. Comme je l'ai dit à mon camarade ce jour-là, notre tâche dans cette lutte est de trouver et d'exprimer la beauté, et ce dans chaque facette de notre lutte. Que ce soit en cuisant du pain avant l'aube pour notre équipe, en creusant des tranchées, en grattant des guitares ou en mettant fin à des vies, nous devons apprendre à tout faire avec une joie révérencieuse.

Nous n'avons pas besoin de devenir insensibles à ce sujet, amusé-es, ou indifférent-es, comme les camarades rencontrées à mon entraînement. Nous n'avons pas besoin de déshumaniser nos cibles, nos victimes. Nous n'avons même pas besoin de leur attribuer une malveillance innée pour justifier nos actes. Ce que nous pouvons faire, ce que nous devons faire, c'est traiter leurs morts (et notre victoire) comme une chose à la fois belle et valable. Nous pouvons nous tenir debout, en tant que personnes libres, en tant que révolutionnaires, et revendiquer nos victoires pour ce qu'elles sont, sans la culpabilité moralisée ou le calcul froid que la culture des armées d'État a imposé à notre conscience toute notre vie.



La joie

La plus grande force de cette révolution, qui s'exprime dans un flot constant de moments merveilleux, réside peut-être dans sa capacité à procurer de la joie. Les habitant-es de ces montagnes, assailli-es de toutes parts au fil des siècles par leurs conquérants (qui n'ont jamais vraiment réussi à s'imposer), ont bâti toute une culture centrée avant tout sur la célébration.

Chaque victoire, grande ou petite, est l'occasion d'une fête, l'occasion de boire, de partager des chants et des prières sincères. Chaque perte, chaque mort, chaque sacrifice, est une occasion similaire, peut-être plus grande encore. Il y a ici une profondeur naturelle dans la célébration et la joie que moi, occidentale, je ne peux tout simplement pas comprendre, faute de mots ou d'idées. Je m'en approche toutefois un peu plus chaque fois que je me régale de porc bouilli salé en bonne compagnie et que je fais la danse de l'oiseau en battant des bras, dans un unisson maladroit avec les armées révolutionnaires aux côtés desquelles je combats.

J'espère voir un jour cette immense joie s'exprimer parmi les communautés qui continuent de s'organiser et de se battre dans les montagnes d'où je viens. J'ai vu tant de tentatives de concrétiser cette joie partagée, mais aucune n'a vraiment abouti. Je soupçonne que le secret de ce partage réside dans la facilité et l'intensité des liens communautaires qui existent dans chaque village, chaque vallée, chaque petite communauté ici. Chez nous, nos célébrations ne sont pas vraiment l'expression d'une joie communautaire : par nécessité, elles doivent devenir un outil pour la construire.

Si nous voulons atteindre un jour des sommets de réjouissances comme ceux que l'on trouve dans une fête célébrant une victoire Chin, je suis convaincue que nous ne le ferons que sur la base d'un lien réel et fort partagé les un-es avec les autres, ainsi qu'avec la terre sous nos pieds. Sans une telle base, nous n'avons rien.



Le futur

Je ne peux pas savoir lequel des chemins sinueux qui s'ouvrent devant nous nous mènera à la victoire militaire, ni quels écueils détourneront et retarderont notre révolution. La forme que prendra notre victoire est encore moins claire : la Birmanie sera sans aucun doute un pays plus libre, et les structures de gouvernance se tourneront probablement vers un modèle fédéral moins centralisé ou une confédération démocratique, sur lequel les nombreux partis se sont tacitement mis d'accord (ou du moins résignés, pour ceux avec des ambitions plus centralistes).

Les détails, cependant, sont moins clairs : quelle sera la position des femmes ? Comment les différents peuples autochtones exerceront-ils leur nouvelle autonomie ? Quelles réponses seront trouvées à la crise climatique ?

C'est dans ces interstices et ces questions en suspens que nous

définirons la révolution. C'est dans cet éventail de futurs ouverts et accessibles que nous nous définirons. C'est dans l'incertitude que nous forgerons notre certitude.

Je propose ces observations, réflexions, critiques et espoirs, non pas comme un traité définitif à propos de cette révolution, mais comme une invitation, envoyée à tous les peuples en lutte avec lesquels notre mouvement est solidaire. Nous luttons ici dans le cadre d'un nouvel internationalisme. Sur tous les fronts et dans toutes les langues de notre révolution mondiale, nous devons tirer les leçons des victoires et des difficultés de ceux qui ont lutté avant nous et à nos côtés. Comme j'ai appris et grandi grâce aux défis rencontrés ici, j'espère, à mon humble niveau, avoir aidé mes cher-es camarades de ces montagnes invincibles à grandir.

La révolution du printemps⁹, ce front particulier dans la lutte internationale contre la montée du fascisme, est un processus complexe, attendu depuis longtemps, pour débarrasser les vestiges tenaces du long héritage d'exploitation coloniale et postcoloniale de la région. Elle apporte de nouvelles réponses à d'anciennes questions et de nouvelles questions auxquelles nos anciennes réponses ne suffisent pas. Amener cette lutte vers une victoire révolutionnaire durable est une tâche entièrement aux mains des différentes communautés qui ont enfin dit « Assez ! » aux structures modernes de la violence étatique, qui ont façonné et déraciné leurs vies pendant des générations.

9. Nom donné au mouvement de résistance civil débuté en février 2021 s'opposant au coup d'État militaire au Myanmar.



Rachel Ram Len Mawi est une militante internationaliste, combattant et s'organisant au sein de l'AIF (Front Internationaliste Antifasciste) dans l'Etat de Chin au Myanmar. L'AIF est un groupe actif depuis 2024, qui participe aux opérations militaires en première ligne aux côtés de groupes alliés locaux et forme ces derniers à certaines techniques et technologies avancées. Leur lutte révolutionnaire directe repose sur l'autonomie des femmes, la libération écologique et la solidarité avec tous les peuples libres du monde.



**Assemblée Internationaliste Antimilitariste
Paris-Banlieues**

**Contact : antimiliparis@autistici.org
Blog : antimiliparis.noblogs.org**